Case
FRC
5166

LOUIS SEIZE,

ROI DES FRANÇAIS,

DÉTRONÉ PAR LUI MÊME,

Pour servir de suite

A U

ROI TRAITÉ COMME IL LE MÉRITE.

SI j'étois à la place du roi des Français, je me croirois dans ce moment-ci le plus malheureux des mortels. Etre le chef d'une nation généreuse, en recevoir à chaque instant de la vie, des preuves authentiques d'amour, connoître son penchant raisonnable et universellement invité

M4 W 9199

à s'en montrer le défenseur ; en avoir fait soi-même le serment sacré au milieu de cette même nation ; avoir accepté avec empressement le titre glorieux de restaurateur de cette liberté si désirée, et d'apprêter lui-même à vouloir la renverser!

Vas, lâcher d'igne, des Bourbons, parjures un roi qui descend jusqu'à trahir ses sujets, n'est pas même digne de mépris. Il doit être traité comme le dernier des scélérats. Tous paroit maintenant disposé pour une contre-révolution prochaine ; deux milliards quelque cents millions arrachés à la misère des peuples, ont été artistement prodigués pour en préparer es infâmes moyens; Bouillé, lui et ses complices, ont reçu le trésor avant Condé : pars trompeur d'une nation qui te chérissoit; les 4 milles louis en nor que tes briguands on acheté à quel prix que cela soit dans la rue Vivienne. Voilà, voilà les crimes des hommes à qui la nation auroit donné le bon-dieu sans confession : dans le Pays - Bas ; l'infâme

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Bouillé nous menaces, de nous attaquer si on ôte un cheveu de la tête au premier fantôme de roi de carte, il ne restera plus bientôt pierre sur pierre à Paris; monstre que l'enfer a vomi pour la malheur des humains, que la nature a pétri des vices les plus bas, qui as souillé ta jeunesse par les déréglemens les plus viles, et ta vie entière des crimes les plus attroces; non, non, Bouillé, la France n'est pas encore réduites à cet excès de malheur et de honte, et tes forfaits, même toutes ta clique de pierrots que les braves gardes nationales de Varenne a fait fuire comme le berger fait fuire ses moutons : elle n'a pas encore épouventé le moindre des hommes. Apprends, lâche tyrans, que tant que notre sang coulera dans nos veines, le moindre Français périra, lui et sa famille, plutôt que de renoncer à notre chere liberté; homme, femme, petit, grand, nous avons tous juré de combattre jusqu'à la dernière goutte de notre sang. Tu a osé envoyer ces paroles sacrilèges dans

ta lettre devant l'assemblée nationale, la perte de Paris ; et tu respires encore, tyran exécrable, destructeur parricide, tu trouvois dans le conseil des séducteurs assez bas, ta bouche barbare qui ne peut s'empêcher d'ordonner le carnage de la malheureuse affaire de Nancy. Louis XVI a fait donner un bal ce jour-là en réjouissance : ignorez-vous et toute votre clique ensemble pour les malheurs des hommes, que l'éternel qui tient dans ses mains les destinées des empires, terrasse du moindre souffle l'orgueil, l'injustice et les illustres brigands ; ignorois-tu que Gédéon, que David avec une lance et une fronde à la main, avoit brisé la force des nations, parce qu'ils combattoient au nom et pour le seigneur des armées; ignoroit-tus Louis, XVI quil est l'auteur de la nature et le protecteur et le défenseur de l'Empire des lys, et que c'est dans le sein de la foiblesse même qu'il fait souvent éclater sa force ; vil rebut de ta patrie, ainsi que de tes ancês-

tres : qu'elle a vomi de son sein, qu'elle a respué la France, trop généreuse : excepté un Charlemagne, un Louis XII, un Henri IV ; ce sont-là des bons rois morbleu, au diable les Louis XI, les Louis XIII, les Charles IX, et tous les rois qui ne sont connus que par leurs bassesses. Louis XVI auroit été faché de n'être pas du nombre de ses ancêtres, comme le dernier de tous ; tremble ! roi ingrat, songe que les lois de Dracon qui sont adoptée par la nation ; et toi le premier qui a sanctionné le décret, tu les condamne toi-même ; ta trahison découvre le voile à l'univers de tes complices, et ton sang est la moindre satisfaction qu'on puisse exiger d'un monstre : semble aux harpies, tu infectois tout le conseil de tes noirs desseins, de tes barbares projets que, depuis deux ans, que tons autrichienne et sa clique infernale, lorsque Louis XVI a la tête plaine de vin et liqueur, l'Autrichienne le fait consentir à toutes ses volontés pour le malheur de la patrie. Tel est le sort

affreux et lugubre que ces deux monstres préparent à la nation, las de nous voir régner tous liés et frères et amis, donc que nous demandons que le bonheur. Tu aspirois au cruel plaisir de nous faire régner du sombre Pluton, et ton ame exécrable auroit été satisfaite. Depuis le temps que l'Autrichienne aspire de se baigner dans le sang des Français, impie, détestable et méchand comme Phorbas, tu voulois comme lui imiter ses horribles actions. Les Pélagiens, ses complices, tous larrons, brigands, voleurs corsaires, en voulant au dieu Apollon, ou plutôt à ses richesses, gardoient le chemin du côté de la terre, qui conduisoit au temple de Delphes, contraignoient les voyageurs à se battre avec eux, voloient les uns, rançonnoient les autres, et massacroient le plus grand nombre, par malice ou par trahison, et ils suspendoient les têtes coupées à un vieux chêne sous lequel le digne chef des scélérats faisoit sa résidence ordinaire. Louis XVI, et toi, tyran

insigne, aidé de tes fidèles et détestables complices, tu voulois pendant ton absence venir à la tête d'une troupe de brigands du pays de ton Autrichienne, entrer dans Paris la force en main pour faire trancher les têtes des François et les attacher à la porte de l'assemblée nationale. Tu l'as prémédité, et les tours auroient été bâties par les ingénieurs inhumains que tu avoit choisis; quel spectacle hideux et épouventable préparois-tu à la bonne ville de Paris, monstre plus abominable que le brigand Phorbas; car je te rends la justice de croire que tu le surpasses en malice et en scélératesse, tes actions le prouvent. Le brigand Phorbas n'avoit reçu aucun bienfait de ceux qu'il assassinoit; mais toi, autrefois, tu étois comblé de bienfaits de tous; ton peuple te chérissoit; ton crime est donc un sacrilège, tandis que celui de ce barbare n'étoit qu'un crime ordinaire: trembles homme ingrat et redoute le sort de Phorbas, de ce tyran; il expia ses crimes dans le lieu même où

il les avoit commis. Louis XVI, de siècles en siècles ton odieuse mémoire sera comparée a celles de ces rois à qui se sont immortalisés par les plus exécrables forfaits, et quand la postérité jettera les yeux sur cette infâme chronologie.

Leurs regards inquiets et frémissans chercheront le nom de Louis XVI; les noirs furies en auront tracé les lettres; en un mot, de tous les crimes que la déprédation, l'infamie, l'horreur, la bassesse peuvent enfanter, seront les attributs déposés au buste du criminel et des plus scélérat, de notre dernier roi! grand dieu! que sommes nous en ce moment auprès de toi-misérable et chétive creature; nous avons confié l'autorité à nos rois, pour faire le bonheur des hommes, et depuis plusieurs siècles, ils ne cherchent qu'à nous faire mourir à petit feu, que d'allumer les feux de la guerre civile. Louis XVI, je vois dans ton cœur le désordre de tes nouveaux tyrans succèder aux anciens: je vois de nouveaux régimes propager la

misère et introduire la famine ; je vois un bon peuple accablé de tous les maux de l'indigence, vous vous être égarez, Louis XVI ; tel est et doit être le sort d'un coupable à qui tout espoir et ôté ; combien dans ce moment cruel ta puissance est avilie, et ta grandeur abaissée ! et les nations auront toujours en présence ces paroles redoutable ; *memento rex quia pulvis es et in pulverem reverteris.*

C'en est fait, ton ambition, ta férocité, ta cruauté farouche et sanguinaire ne pourront te préserver de la mort ; à peine serais-tu descendu dans le séjour de la corruption, à peine ton cadavre horrible pourra servir de proie aux vers rongeurs, que la voie de tout l'univer se fera entendre par mille cris de joie, et les réjouissances publiques apprendre à toute la terre que la France est délivrée d'un oppresseur et d'un monstre aux yeux de tous le monde, que Louis XVI, l'exécration des hommes est allé rejoindre au séjour infernal, les Tibere, Néron, Caligula, Charles XI,

et Louis XV. Nous verrons errer sur ta sépulture les serpens de ta rage et l'abomination, rechercher sous un marbres qui va dans ce moment engloutir le tissu de tes crimes.

Ce fut le 27 janvier 1648, que le parlement d'Angleterre condamna Charles Premier, à avoir la tête tranchée, pour avoir voulu étendre la prérogative royale, et se maintenir dans les usurpations de Jacques Premier, son père ; ce fut le 30 du même mois qu'ils expia des forfaits presque légitimes par usage, et consacrés par un parti nombreux ; mais la voix du peuple s'étoit fait entendre ; le parlement déclara le roi fugitif, traître et ennemi public, et Charles Stuard fut décollé devant la salle des festins du Palais-Royal de Whetehal ; et si un roi d'Angleterre osoit tromper sa nation, s'il osoit attenter à ce foible reste de privilège, il éprouveroit encore le sort de Charles Premier ; il n'en est pas de même en France : un autre Charles y a déclaré la guerre à son Pays,

Il a fui, il a voulu livrer un nation libre à toutes les horreurs de l'anarchie et de la guerre civile : mille fois plus criminel que Stuard, l'odieux Bourbon a tenté de renverser une constitution qu'il avoit jurée. Il s'est séparé dun sénat; et tout prêt à remettre sur le trône un fourbe qui n'y remontra que pour expier le moment de son entière vengeance, il fallut craindre les suites d'un écrit arraché avant le départ de ce roi séduit, que nous ne croirons inexcusable qu'à la dernière extrémité : quoi ! vous appelez du nom d'écrit arraché à un roi séduit, la protestation formelle d'un tyran contre tout ce que l'assemblée a fait au nom de la nation que vous représentez ! Quoi ! ce n'est point assez de fuire pour être inexcusable à vos yeux ; vous ne le voulez croire tel qu'à la dernière extrémité !

Le roi étoit aux frontières; dans une heure il alloit serrer contre son sein d'Artois, son digne frère, deux scélérats ensemble ; c'est pourtant la troisième fois,

disoit l'un, que cet homme insulte à la nation, et met en péril le salut de la patrie; l'assemblée maintenant a beau jeu, disoit l'autre, elle peut aborder la république; et moi je parie, disoit un troisième, que, pour nos péchés, elle blanchira ce gros homme sans lui laver la tête. Ah! nous verrons: cela est tout vu, je gage qu'il n'ira pas seulement à la barre. En dépit de la révolution vous verrez que le trône des Français sera comme ci-devant: pour ce qui est de la politique, nous n'avons qu'une seule chose à dire à l'assemblée nationale: nous aurons la guerre; nous l'aurons, si Louis souille encore le trône; nous l'aurons, s'il est détrôné; nous l'aurons, si la loi exerce sur lui sa vengeance; nous l'aurons si nous établissons un conseil de régence; nous l'aurons si nous nous constituons en république. Mais au premier cas le chef de l'armée sera notre plus mortel ennemi; au second, ce même ennemi conservera un parti nombreux; au troisième, la dé-

colation ou son emprisonnement perpétuel ne purgera pas encore la France du germe de la tyrannie. Le petit louveteau sera élevé aux frais de l'état, pour venger un jour la mort de son père ; au quatrième, nous serons vaincus, parce qu'une monarchie telle qu'on a voulu l'établir en France ne peut se soutenir que par un accord de probité entre les représentans du peuple et le chef du pouvoir exécutif, et que la probité est incompatible avec nos prérogatives royales ; un monarque tel que l'avoit déja décrété la nouvelle constitution de France, ne pouvoit être qu'un homme nul ou un tyran ; au cinquième, le conseil de régence n'aura ni assez d'activité, ni assez de volonté, parce qu'il n'agira qu'en son ordre ; ou, s'il a de l'activité, il y aura tout à craindre que ce ne soit pour susciter des factions ; au sixième et dernier cas nous vaincrons, parce que nous serons libres, dégagés de toute entrave ; il ne nous faut qu'un seul chef du pouvoir exécutif ; mais

un nous à tems, un chef impuissant par lui-même, qui n'ait d'autorité que celle de la loi : il est temps, il est plus que temps de frapper un grand coup ; que la tête de tous tombe, ou bien qu'on la dédaigne, elle est assez méprisable ; que le trône et tous les pompeux hochets de la royauté soient livrés aux flammes ; que l'assemblée nationale, de la monarchie fasse place au sénat de la république.

PARODIE

DE LA TANTATION DE SAINT ANTOINE.

AIR : *Plus inconstant que l'onde.*

La France, ô ciel ! va-t-elle se dissoudre :
Je vois armer contre-elle six cents bras
Tout prêt à lancer la foudre
Pour nous réduire en éclats,
Et mettre en poudre
Tous nos soldats.
Oh ! Rhin
Deviens un frein

A cette rage :
Que ton passage
Ne soit jamais
Connu que des Français.

AIR : *Du haut en bas.*

Au bord du Rhin,
Condé, petit-fils d'un grand père,
Au bord du Rhin,
Vient d'examiner le terrein,
A ses soldats halte il fait faire,
Il fait retentir sa colère
Au bord du Rhin.

AIR : *Ah, maman que, je l'ai échappé bel.*

De ce fier bataillon qui s'avance,
Français, vous riez,
Et vous restez,
Sansm'éfiance,
De ce fier bataillon qui s'avance
Français, vous riez,
Fort bien ; mais en riant veillez.

668

AIR : *La pierre fit toise.*

Mon cher Sphire, vous me foulez,
Non, ma reine, vous vous trompez,
Mon cher Sphire, vous me foulez
Et vous me pesez sur le corps,
fort;
Mais je vous le jure sur ma foi,
Que ce n'est moi,
Ce n'est pas moi,
Retenez donc votre cheval
Il est trop colossal;
Retenez donc votre cheval
Car il me fait, cet animal,
mal.

AIR : *Quand la mer rouge apparut.*

Malgré le bon d'Autichamp,
L'armée murmure.
Soldats, allons en avant,
Tentons l'aventure,
Les ennemis auront peur,
Car nous avons pour sapeur
Deux ca, ca, ca, ca,
Deux pu, pu, pu pu,
Ca, ca ca,
Pu, pu, pu;
Capucins sauvages.

5778